

Beyrouth, la nuit

« Combien je suis heureux [...] de revenir à mes réminiscences personnelles ! Je me console de notre amoindrissement [...] en me reportant vers ma jeunesse, vers cet âge heureux où l'on ne tient compte d'aucune réalité et où l'on s'imagine posséder l'avenir, parce que l'on possède le présent dans toute sa plénitude et qu'on ne voit pas en quoi il pourrait jamais changer ! »

(Arthur Buies, *Réminiscences*, 1893)

Avertissement : je sais combien il est délicat d'aborder, sans blesser celles et ceux qui les vivent dans leur chair ou leur sensibilité, les douloureux problèmes du Proche-Orient. Pourtant, seul le dialogue permet de progresser, et les réactions que ce texte a provoquées m'ont conduit à le rectifier trois fois. Mais ces retouches n'ont jamais concerné mon témoignage, dont j'atteste l'exactitude. J'ajoute que je ne nourris aucun grief personnel contre les « privilégiés » : tout étant relatif, je sais que j'en fais partie, parmi les moindres. Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont chaque classe sociale impose à ses membres des œillères, dont il leur est difficile mais pas totalement impossible de s'affranchir... et ce qui en résulte.

* * *

La semaine dernière, nous avons eu, grâce à Roula¹, le plaisir de faire la connaissance de Diane Mazloum, prometteuse auteure libanaise née à Paris, où ses parents ont fui la guerre civile. Elle a présenté ses deux derniers ouvrages à un public qui a partagé les expériences qu'ils évoquent : *L'Âge d'or*² et *Beyrouth, la nuit*, ainsi qu'un « album graphique », *Nucléus en plein cœur de Beyrouth City*, dans

1 Voir [Si j'écrivais](#)

2 *L'âge d'or* (Diane Mazloum, Éditions JC Lattès, 2018)

Beyrouth, la nuit (Diane Mazloum, Éditions Stock, 2014)

NUCLEUS en plein cœur de Beyrouth City (Diane Mazloum, Éditions de la revue phénicienne, 2009)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

lequel elle a rassemblé textes et images de sa première jeunesse.

Diane Mazloun, comme beaucoup de Libanais, est de culture et de langue françaises, ayant fait toute sa scolarité dans une école française de Rome, où ses parents, des joailliers chrétiens, se sont installés. Chose assez rare, c'est un esprit polyvalent, capable d'aborder des études dans des domaines très divers, passant de l'astrophysique à l'Université Pierre et Marie Curie à Paris qu'elle abandonne malgré d'excellents résultats, parce que Paris est trop grand à son goût et qu'elle est la seule fille de sa promotion, pour passer au graphique design à l'Université américaine de Beyrouth. Elle a fini par s'établir dans cette ville où elle poursuit sa carrière d'écrivaine. *Beyrouth, la nuit* est le fruit de son observation du milieu qui est désormais le sien : les « *bébés de la guerre* ». Nés pendant la guerre civile (1975-1990) au Liban ou, comme elle, en exil, issus de la classe privilégiée, ils sont riches, diplômés, actifs. Mais gâtés par leurs parents, ils mènent depuis leur adolescence la *dolce vita*, et parvenus aux alentours de la trentaine, voudraient bien passer à l'âge adulte mais ne savent comment y parvenir. Au bout de trois pages, le lecteur pressé peut se dire : « Bah, encore une histoire de bourgeois fin de race qui baisouillent pour se désennuyer ! » Mais le style de Diane Mazloun et la magie de Beyrouth opèrent, et on se laisse entraîner par un récit alerte, qui suit tour à tour six personnages pour les lâcher et les reprendre tour à tour. L'éditeur a comparé ce roman, qui se déroule entièrement à Beyrouth dans la nuit du 23 au 24 juin 2010 où Allemagne et Ghana s'affrontent pour la Coupe du monde de football, à *Bonjour Tristesse* : le titre lui aurait parfaitement convenu s'il n'avait été pris, mais il y a loin entre l'atmosphère magique qui enveloppe le récit et le cocon douillet dans lequel s'agitent les pâles protagonistes de Françoise Sagan. Quelle est ici la part de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'autobiographie ? Notre hôtesse, Roula, avance que Micky, le jeune frère de Roland, serait un double de l'auteur. Celle-ci n'a pas bronché, le talent qu'elle déploie à préserver sa vie privée et à s'entourer de mystère est reconnu par tous ceux qui l'ont approchée, on n'en saura pas plus.

Avec *L'âge d'or* nous sommes renvoyés aux années 1967 à 1979, c'est-à-dire à la génération des parents, à une époque bénie pour la jeunesse dorée qui fréquentait alors les plages, les restaurants branchés et les dancings luxueux de Beyrouth, fuyant les grandes chaleurs dans la montagne toute proche d'où provenaient leurs familles qui y conservaient leurs domaines, et où les jeunes gens retrouvaient l'hiver les stations de ski. N'ayant pas encore dépassé la cinquantième page du roman je n'en rapporterai succinctement que ce que j'ai retenu de la présentation que Diane Mazloum en a faite, et quelques informations trouvées dans la presse (en italique et suivies d'un astérisque). Il met donc en scène de jeunes privilégiés, parmi lesquels se détachent Georgina, uniquement préoccupée d'elle-même et de la carrière dont elle rêve, chanteuse ou mannequin célèbre, et son soupirant Roland, bientôt évincé par le séduisant et sulfureux Ali Hassan. Georgina et Ali Hassan correspondent à deux personnes bien réelles, que l'auteur a pris le temps de bien cerner en trois ans d'études préparatoires des archives de l'époque. Georgina Rizk deviendra Miss Liban puis Miss Univers en 1971, à dix-huit ans. Ali Hassan Salameh (1940-1979), *fils d'un riche palestinien tué au combat en 1948**, en a pris bientôt la relève : membre du groupe Septembre noir du Fatah, considéré comme l'organisateur en 1972 de la prise d'otages des Jeux olympiques de Munich et du détournement d'un avion de la Sabena à Lod, il passe pour entretenir des relations avec la CIA et finira dans l'explosion de sa voiture piégée par le Mossad

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

(*Opération Colère de Dieu**). Comme dans le roman, Georgina et Ali se sont mariés en 1971 (elle a accepté le rang de seconde épouse) et ont eu un enfant, mais Diane Mazloum n'a pas cherché à connaître leur vie sentimentale, qu'elle a imaginée. Notons que *Georgina s'est remariée en 1990 avec le chanteur libanais Walid Toufic, dont elle a eu deux filles, et coule des jours tranquilles au Liban**.

Ce que je voudrais dire à propos de cette discussion, c'est ma stupéfaction d'entendre l'auteure, reprendre l'affirmation de la quatrième de couverture de son livre « *Fin des années 1960 [...] Ce sont les derniers jours de l'âge d'or du Liban, mais personne ne le sait* »³ comme si l'implosion du Liban qui ruina « la Suisse du Moyen-Orient » avait été une surprise que nul ne prévoyait en 1970. Je ne connais guère le Liban. Mais j'ai eu la chance d'y faire en 1965 un séjour de trois semaines (voir *Soleils éteints*, 2003, pages 53 à 56). On y répétait fièrement cette expression, mais nous avons rencontré par l'intermédiaire de l'Ambassade de France des intellectuels et des étudiants politisés de toutes confessions. Je suis revenu du Liban bouleversé autant qu'ébloui. Je savais quelles tensions sociales connaissait ce pays où voisinaient l'extrême opulence et l'extrême misère des bidonvilles, sans l'amortisseur d'une vraie classe moyenne. Je savais qu'elles se traduisaient, comme toujours dans les pays multiconfessionnels, par des haines interreligieuses, et non par une opposition droite-gauche, comme le faisaient croire les grands féodaux qui tiraient les ficelles. Et que s'y ajoutait le problème des Palestiniens que l'armée surveillait étroitement et qui se refusaient eux-mêmes à planter un

3 En contradiction avec le roman, qui montre au contraire dès le début que les parents de Roland, face à la menace israélienne, sont très conscients des tensions internes de la société libanaise et de la fragilité de l'État.

clou dans leurs bidonvilles⁴ pour bien affirmer leur statut de réfugiés temporaires. Je savais à n'en pas douter, grâce à nos interlocuteurs libanais, que ce paradis (pour une minorité) serait bientôt un enfer. Je l'ai dit chez Roula, provoquant la surprise de ses invités et la protestation d'une dame : non, personne ne pouvait rien deviner, on s'amusait sur les plages, on allait au théâtre, au cinéma, on dansait tous les soirs. Roula, qui était alors une petite fille, confirma : on allait en famille faire du cheval, et l'on emportait, en plus du sucre destiné aux chevaux, quelques morceaux pour les enfants du bidonville qui jouxtait le manège, sans se rendre compte de ce que cela signifiait. Rien de nouveau sous le soleil, au fond : les privilégiés finissent par perdre tout contact avec la réalité et dansent sur un volcan !

On ne peut tirer aucune leçon de l'histoire, qui ne présente jamais deux fois la même configuration. Mais les conduites humaines sont, elles, en nombre limité. En France aujourd'hui, ceux qui gouvernent ont acquis de tels privilèges qu'ils ont perdu tout contact avec la vie quotidienne des gouvernés. On pourrait aligner ici la liste accablante des injures dont ils les abreuvent sans même s'en rendre compte, tandis qu'ils s'acharnent à réduire les prolétaires (qui se prennent pour la *lower middle class*) à l'état de *lumpen proletariat* et à laminer les classes moyennes. Les premiers, que nul ne veut entendre, commencent à désespérer, les secondes sont tentées de les manipuler pour sauver ce qu'elles peuvent ou

4 Roula a été, à ma grande surprise, bouleversée et indignée par cette dernière phrase, qu'elle m'a adjuré de retirer. Comme il s'agissait d'une réponse faite par le plus vieux de nos hôtes palestiniens de Beyrouth à une question naïve d'un membre du groupe, je ne comprenais pas où était le problème. Elle m'a expliqué hier que c'était comme si j'affirmais que les habitants d'Alep refusent de reconstruire leur ville : ces malheureux n'avaient même pas le droit de sortir du camp, encore moins de construire en dur, et le vieil homme avait fait cette réponse par fierté. Pendant plus d'un demi-siècle, j'aurai pris au pied de la lettre une réponse destinée à cacher l'abjection de la situation qui était faite aux Palestiniens et l'aurai répétée sans autre examen ! On me signale que les camps palestiniens du Liban n'ont pas changé ! (28/11/2018)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

prendre le pouvoir. Serait-ce une situation révolutionnaire ? Mais tout cela se joue dans le cadre plus vaste et inédit de la mondialisation et de l'Europe.

Lundi 26 novembre 2018